

Christian SEIGNOBOS*

Les ethnonymes peuls comme révélateurs d'histoire *dans le bassin du lac Tchad*

Résumé

La diversité des appellations des Peuls dans le bassin du lac Tchad par les populations autochtones pose la question de leurs origines. La perception des Peuls de la conquête du XIX^e siècle (empire de Sokkoto) renvoie à des groupes prédateurs antérieurs, dont ils apparaissent comme les héritiers. L'aire de répartition de ces ethnonymes permet de dessiner les contours d'anciennes aires de domination, certaines durant plusieurs siècles alors que d'autres sont plus éphémères. Ces ethnonymes hérités renseignent sur la reproduction d'un modèle de domination sans fin par la razzia. Ces pouvoirs gigognes confèrent à l'histoire une forme d'immobilité.

Mots-clefs

Ethnonymes, Peuls, Nord du Cameroun, Tchad

Fulani Ethnonyms as revealers of history in Lake Chad Basin

Abstract

The variety of the designations of the Fulani used by the native peoples in the lake Chad basin area raises the question of their origins. The perception of the Fulani conquerors of the 19th century refers to earlier predator groups, to which they seem related. The spatial distribution of these ethnonyms outlines former areas of domination, some of them lasting several centuries whereas others are more short-lived. These ethnonyms provide some information about the reproduction process of an endless domination pattern based on slave-raiding. These multi-layered powers give to History some kind of immobility.

Keywords

Ethnonyms, Fulani, North Cameroon, Chad

* Directeur de recherche IRD

Après avoir conquis et occupé les plaines du nord du Cameroun à l'orée du XIX^e siècle, les « Peuls » *pulo* (pl. *ful'be*) ont scindé de vastes aires culturelles, contraignant les groupes autochtones à se redéfinir par rapport à eux. Chaque principauté peule, érigée face à un ensemble de « païens » *kado* (pl. *haabe*), se donnait comme objectif de le subjuguier à terme. Ces ensembles païens vont alors dénommer différemment ces mêmes Peuls en fonction de leurs histoires respectives.

Les grands royaumes musulmans du circum tchadien : Kanem, Bornou, Baguirmi, Wandala, connaissaient les Peuls bien avant l'émergence du kalifa peul de Sokkoto au début du XIX^e siècle et de la délimitation de sa vaste province du Fombina (l'Adamawa) qui recouvre une grande partie des plaines du Nord du Cameroun.

Passant par le Kanem, les Peuls vont s'installer au Baguirmi dès le XVI^e siècle, constituant de petites principautés dans la région de Bidiri et de Err. Elle revendiqueront même l'islamisation de la dynastie régnante à Massenya, future capitale du Baguirmi. Les peuls du Baguirmi vont assez rapidement se mêler aux groupes éleveurs récemment arrivés : les Arabes Shuwa, qui les appellent *fallâta*. Ils précisent qu'il s'agit de *fallâta am harba*, des « Ful'be à la lance », par opposition à ceux apparus ultérieurement de l'Ouest et qui se caractérisaient par la possession de l'arc¹. Les Baguirmiens, tout comme les Bornouans et les Wandala les appellent *Plata*. *Bladaru* (pl. *Bladey*) sera leur désignation par les Kotoko de Goulfey et *Blata* par ceux d'Afadé.

Par la suite, l'ethnonyme *Plata* va se répandre, mais tardivement, hors des frontières de ces royaumes. On le retrouve chez les Mofu Gudur et chez les Mada *Palta* (D. Barreteau, A. Brunet, 2000 : 379) ; chez les Mafa Sud : *Plasar*, et enfin, chez les Giziga : *Plata*. Certains groupes révèlent qu'ils disposent pour les Ful'be d'un ethnonyme plus ancien. Les Giziga Bwi Marva et Muturwa, par exemple, les nomment *Nga'ba* (pl. *nga'bahay*)². Il

¹ La concomitance de l'arrivée de l'arc et des Peuls au Baguirmi a suivi un événement marquant (1857) lors du pèlerinage vers la Mecque d'un réformateur de la foi, peul : Sheref Ed Din. L'enseignement qu'il dispense est à forte coloration mahdiste. Partie du Bornou avec un grand nombre de pèlerins peuls et Bornouans, cette troupe ne va cesser de grossir sur sa route, ralliant des familles kotoko et arabes Shuwa. Sheref Ed Din se voit refuser l'entrée du Baguirmi. Les pèlerins cherchent alors à le contourner en remontant le Chari, mais, au sud de Bougoumène, à Arsi, à la confluence du Bahr Ergig et du Chari, ils sont attaqués par les armées du Mbang de Massenya. Les Baguirmiens essuient une sévère défaite et le Mbang Abd El Kader trouve la mort. Les archers peuls l'ont emporté sur une cavalerie baguirmiennne non caparaçonnée. Plus tard, dans la région de Bouso, l'équipée du Sheref devait tourner court. Il sera tué dans la région du lac de Iro. Une partie des Bornouans resteront sur place à Bouso. Ils sont connus au Tchad sous le nom de *Borno Malama* (H. Carbou, 1912 : 55 et enquêtes non publiées, C. Seignobos, 1976).

² *Nga'ba* se rencontre parfois en toponyme, comme entre Pette et Bogo, mais ici, le sens est perdu, de même que l'origine des premières populations qui y résidèrent. On relève la même

pourrait s'agir de l'appellation des Ful'be présents dans la région avant le *jihad*. Les *Ful'be Baamle*³ comme la fraction des Jibbi ou encore les *Ful'be Gudur*, aujourd'hui disparus en tant que groupe, faisaient pâturer leurs troupeaux depuis plusieurs générations avant l'arrivée des Peuls conquérants. Une partie des ethnonymes apposés aux Peuls peuvent se référer à leurs caractères majeurs d'éleveurs, à leurs traits somatiques ou à des traits de caractère supposés. Pourtant chaque appellation ne porte pas moins une suite de connotations. Les Podokwo les englobent dans les populations musulmanes de plaine comme « gens amers » *Ndwewada* (pl. *Ndwekeke*). Quant à l'appellation donnée par les Gude : *Enji liin* « maîtres des bœufs », apparemment neutre, elle rappelle la rencontre Peuls/Gude et engage un pari interprétatif : la « confédération gude » a accueilli des colonies de Peuls Yillaga, qu'elle a ensuite chassés, les Yillaga poursuivant leur route à travers les monts Mandara, en direction de l'Est. Puis les Peuls reviendront en force et prendront le grand centre gude de Mubi. Les Gude vont toutefois conserver une certaine autonomie et contrôler leurs propres points de traite sur le piémont des monts Mandara. Les rapports des Gude avec Yola, capitale de l'Adamawa, révèlent un aspect moins inégalitaire qu'avec leurs voisins, aussi les Gude n'éprouvent-ils pas le besoin d'exprimer envers les Peuls une vindicte particulière.

Quant aux Hina, s'ils qualifient bien les Ful'be de « rouges » par rapport à la pigmentation de leur peau, ce sont pour eux des « Wandala rouges » *wudalan gujek*⁴. Autrement dit, les Hina voient dans les Ful'be les successeurs des Wandala dans le contrôle des plaines en face des montagnes mofu, hina et daba.

Ce sont précisément ces ethnonymes peuls déjà antérieurement attribués à d'anciens groupes dominants que nous retiendrons. Les Peuls ont conquis maints centres de pouvoir, se substituant en lieu et place à de précédents prédateurs. La nouvelle chefferie rénovée et foubéisée va conduire les mêmes actions de razzia et de harcèlement de communautés périphériques déjà sur le qui vive. Il s'agit bien, pour ces populations d'attaques de même nature, émanant du même centre de pouvoir, empruntant les mêmes parcours selon la même saisonnalité, usant de la

interrogation à propos de l'appellation des Peuls : Karwa par les Kada (Gidar) ou Garwa par les Daba. La référence à Garoua, bourgade et chefferie insignifiante durant la période précoloniale est à écarter.

³ *Ful'be baamle* (sing. : *waamgo*), pour villages de païens, signale des Peuls vivant en bonne intelligence avec des populations païennes et, partant, suspects de tiédeurs religieuses.

⁴ Et non pas *tiprin* « clair ». *Tiprin* est un terme utilisé par les Hina lorsqu'ils ne veulent pas être compris des Peuls. Pour la même raison, les Giziga désignent les Peuls comme *mi hever slimet* (celui/transparentes/oreilles).

même violence pour imposer son tribut de captifs et toujours accompagnées de la même chaîne de collaborateurs-éclaireurs, de receleurs et de traitants.

Nous retiendrons principalement comme exemple l'appellation des Peuls par les Mofu, par les Mundang et apparentés et, enfin, par les riverains du Logone : Musgum et Masa.

MBOZOM, APPELLATION DES PEULS PAR LES MOFU

Les Mofu des classes d'âge de 40 ans et plus désignent spontanément les Peuls par *Mbozom*⁵ alors que les plus jeunes utilisent le terme de *Plata*. Ces mêmes Mofu disent également *Mbozom*⁶ pour les Giziga.

Toutefois, selon les Giziga, cette appellation s'appliquerait au groupe Mowo. Pour les Mofu de Douroum, *Mbozom* et *Mowo* sont équivalents. Quant aux Mowo de Bwi Morley, petite chefferie mowo, dans le massif de Wazan, ils revendiquent l'appellation de *Mbozom*.

L'histoire des Mowo (*Maavaw* en mofu), (D. Barreteau, 1988 : 33), peu connue, demande à être brièvement présentée. Les Mowo sont issus d'un fond de population antérieur à la fondation du royaume du Wandala (XVI^e siècle). Depuis leur capitale, Doulo, ils auraient dominé les piémonts des monts Mandara et les abords de la plaine, de Mémé et Zawaye jusqu'aux collines de Maroua et plus au sud encore. Les Mowo affirment avoir « organisé » le pays et « enseigné les sacrifices (*kuley*) », apprenant aux populations les principaux rituels, encore en usage aujourd'hui. Leurs chefs cumulent la maîtrise de la pluie, celle des criquets, des chenilles et de certaines épidémies. A la fin du XVIII^e siècle, les Mowo durent refluer près des massifs sous les attaques conjointes des Giziga Bwi Marva et du Wandala, ce qui affecta leurs réseaux de ritualistes et favorisa une chefferie concurrente issue de ses rangs, Goudour, qui s'installera sur les premiers ensellements des monts Mandara. Actuellement les Mowo comptent deux chefferies, celle de Mowo au bord du mayo Tsanaga et celle de Morley dans le massif de Wazan.

Pour ajouter à la complexité de l'identité *mbozom*, on relève dans les monts Mandara nombre de groupes qui se désignent ou sont désignés comme *Mbozom*, ainsi les Mabas issus des massifs centraux, de Moudoukwa, sont appelés *Mbozom* par les Mafa. A Roua, chez les Mafa, un clan *mbozom* est particulièrement redouté pour la puissance de ses « sacrifices » *kuley*. S. Genest, 1976 : 75, signale, toujours chez les Mafa,

⁵ Les Mboku et les Molkwo désignent encore les Ful'be, puis l'ensemble des musulmans, comme *Mbozom*. Leurs voisins, Mada, Muyang, Vame-Breme, les appellent, eux, *Salverje*.

⁶ J.F. Vincent, 1991 : 82 et 92, signale que le nom de « *Bozom* » est appliqué par certains montagnards aux Peuls et par d'autres aux Giziga.

que les Madambrom de Magoumaz, le clan le plus ancien, « reconnaissent même à leurs ancêtres d'avoir autorisé l'installation du clan Mbuzom : famille de forgerons qui demeure sans terre (*keda*) à Magumaz ». Ces Mbozom auraient ainsi, après leur domination de la région, connu des fortunes diverses.

J. Boutrais, 1973 : 113, signale, de son côté, des Mbozom sur le rocher de Galdala, à l'entrée de la plaine de Koza. Les Mbozom auraient, de là, rejoint des massifs mafa comme celui de Djinglia. Les Mbozom de Galdala, tout comme ceux de Morley, se disent apparentés aux Mbozom de Masfaye, appellation ancienne de la ville de Maroua⁷.

Ainsi donc, le premier groupe identifié de la région de Maroua serait les Mbozom ou Mowo. Il devient pour le coup logique que les populations des monts Mandara à l'ouest de Maroua désignent par « mbozom » les pouvoirs qui ont toujours cherché à les dominer et qui se sont succédé sur le même emplacement, Masfaye avec les Mowo, Marva avec les Giziga et, enfin, Maroua avec les Ful'be. L'appellation mbozom pour les Ful'be aurait été héritée des Giziga qui en étaient redevables eux-mêmes des Mowo.

Doit-on remonter plus encore dans le temps et émettre l'hypothèse que *Mbozom* ait pu s'appliquer à des groupes proto-Wandala ? ce qui ne serait pas incohérent au regard de l'histoire des Mowo. Nous restons, par ailleurs, plus que jamais, dans l'inconfort de l'absence de tout repère diachronique.

On pourrait, dès lors, reconsidérer l'ethnonyme « mofu » inexpliqué jusqu'ici. Les Ful'be auraient donné ce nom aux « païens » *haabe* des massifs bordiers à l'ouest de Maroua qui, eux-mêmes ne l'ont jamais revendiqué. Ces derniers préfèrent se désigner comme « gens de la montagne, des rochers » *ndahay nga ngwa*, (D. Barreteau, 1988 : 14). L'administration coloniale l'entérinait avec « Kirdi Mofu », puis simplement Mofu qui devait rester l'appellation administrative.

Le village de Mofou ou Moffou entre Zidim et Diméo, placé à l'échancrure d'une ligne de collines, donnait accès de Maroua à la plaine du Mayo Louti. Ce lieu de passage de Maroua vers Gawar, puis Mubi et Yola au XIX^e siècle, aurait ainsi retenu l'attention des Peuls commerçants. D. Barreteau signale également ce Mafaw, clan et village comme une hypothèse :

Cette appellation aurait été donnée à partir du nom du clan mafaw, résidant au sud-ouest du pays mofu-gudur, par une population voisine qui l'aurait étendue abusivement. (Barreteau 1988 : 15)

De vieux informateurs Giziga de Gazawa et Mogoudi, de leur côté, désignent les Mofu comme Mofo ou Mowo en concurrence avec un autre

⁷ Informateurs de Galdala : Brahim Mangayak, Waydama Zabga, et informateurs de Morley : Andel Djurey, Djidama Sumaka.

ethnonyme : Mozogoy. Le nom de Mofu pourrait donc simplement venir de Mowo (Maavaw) via le fulfulde.

LES ZMAY, OU LES PEULS SELON LES MUNDANG.

L'ethnonyme *Zmay* relèverait d'une moindre ancienneté. Il désigne les Zumaya⁸, puissant groupe qui régna à partir de son point central, Zoumaya Lamordé, sis sur les bords de la rivière également dénommé Zumaya (mayo Boula des cartes Ign). Vassaux intermittents du Wandala, au même titre que les Giziga bwi Marva, ils dominent pour leur compte et/ou pour celui de leur suzerain de vastes espaces méridionaux. Montés sur des *kadara* (métis stabilisés de poneys et de grand chevaux) et, enfin, des chevaux barbes, ils écument les plaines jusqu'au delà du mayo Kebbi, englobant les aires de peuplement mundang, mambay et la partie occidentale du pays tupuri.

Lorsque les clans « chasseurs » venus de Léré essaient vers le nord, jusqu'à Maroua, scellant leur alliance avec des autochtones selon les mêmes récits étiologiques stéréotypés de don de viande, certaines villages, comme Piwa, Moumour... ajoutent que ces mêmes « chasseurs » libérèrent le pays en tuant un cavalier zumaya de Wouro Zangui, (i.e. Zoumaya Lamordé) qui les asservissait et semait la terreur dans la région.

Les Mundang dénomment les Peuls : *Zmay*, les Lame disent *Dzamai* (M. Sachnine 1982 : 546), les Dii les appellent *Zomay*. Pour J.-P. Muller,

la dénomination dii aux peuls, *Zomay* [...] viendrait, selon leur étymologie sauvage de *Zo'* « flatter, séduire, induire en tentation » et *ma*, « arrêter, attraper ». Le Peul est une personne qui vous entortille par des promesses alléchantes pour mieux vous tromper sans qu'on sache bien comment il s'y prend.

(J.-P. Muller (2006 : 141)

J.-P. Muller n'est pas dupe et dans une note de bas de page rattachée à ce paragraphe, il signale que

les Peuls sont désignés par le même vocable par les populations plus au nord [Lamé, Zimé, Mundang] qui les ont accueillis avant les Dii. Dans ces conditions, il serait surprenant que cette dénomination soit originellement dii, mais c'est l'esprit de l'exercice qui est ici intéressant. *(Ibidem)*

⁸ Issus de la plus prestigieuse composante des Kargu (fondeurs-forgerons), les Azumayna (C. Seignobos, 1986/b : 79) quittent la rive droite du Logone. Ils franchissent le fleuve à pied sec par le seul pouvoir de leur chef (*mulla*) avant de s'établir à Gizey où ils se voient désignés comme Sumaya (les aînés) en langue masa (*vun masana*). Ils réitèrent l'exploit de passer à pied sec le lac de Gizey. Inflexiblement leur marche vers le nord-ouest, ce groupe masaphone va alors conquérir la région au début du XVIII^e siècle, au cœur de l'actuelle plaine du Diamaré. Ils se substituent à une dynastie atmutko, d'origine musgum, qui avait elle-même supplanté des groupes antérieurs : Gerleng, Kerdeng, Elleng... (C. Seignobos, 1986/a).

Cette étymologie populaire pourrait être appliquée mot pour mot aux connotations données à Briiye, pour Peuls, par les Bata⁹.

Le pays zumaya a été conquis par les Peuls Yillaga. Au tout début du XIX^e siècle, Modibbo Buba Biroowo s'allie d'abord aux Zoumaya de Lamordé¹⁰, intégrant même leur camp fortifié par des *Acacia ataxacantha*. Ensemble, ils luttent contre la grande fraction zumaya rivale, les Pari de Mindif. Les Pari vaincus, les Peuls s'installèrent à Mindif et se retournèrent contre leurs alliés. Incapables d'écraser les Zumaya, trop nombreux, ils suscitèrent une coalition peule afin d'en venir à bout. Mais, quelque temps après, un vaste soulèvement éclate contre les Peuls Yillaga, de Zoumaya Lamordé à Léré en passant par Mindif, Lara, Midjivin. A l'exception de Bindir, conquis par Modibbo Buba, les Mundang réussissent à desserrer l'étau peul. Les Ful'be 'baffa doivent quitter les abords de Léré et de Midjivin ; les Ful'be Gadjia font de même à Gadas. Quant aux Ful'be Mazawar, ils fuient Lara pour Guidiguis.

En revanche, les Zumaya, qui avaient été l'épicentre de la rébellion, succombent sous une nouvelle coalition peule et leur pays est partagé entre les lamidats de Maroua, Mindif et Bogo¹¹. Les Zumaya asservis sur place devaient subir un véritable ethnocide. Ceux qui, même circoncis, étaient surpris à parler leur langue, étaient arrêtés et vendus sur les marchés du Bornu et celui de Paatawal qui venait d'être créé au nord de Mindif. Il n'est d'autre langue d'islam que l'arabe et le fulfulde. Ce même procès a également été intenté aux Baldamu voisins (C. Seignobos, H. Tourneux, 1984 : 13).

Personne n'osa plus se revendiquer comme Zumaya. On rencontre néanmoins aujourd'hui, entre Dargala et Gay Gay Koumayré quelques familles qui se réclament de cette ascendance. Un groupe foulbéisé, appelé Taadiindu¹², essentiellement réparti dans les villages de Balaza, Malam-

⁹ Briiye pourrait avoir désigné, avant les Peuls, les Bornouans. Briiye serait à rapprocher de Berri-Berri, nom donné par les Hausa, les Nupe et les Djukun aux Bornouans (L.Frobenius, 1925/1987 : 159).

¹⁰ *Laamorde* « lieu de pouvoir » (de *laamaago* « régner »), synonyme de *garre* pour le quartier dans lequel se trouve le *saare laamu* « la maison du pouvoir », et par extension, la capitale.

¹¹ Ce soulèvement, qui ébranla la conquête peule et faillit la remettre en cause dans cette région, a été occulté dans les traditions orales des différents lamidats intéressés sauf dans celles concernant Bindir. Mohammadou Eldridge, qui opère par études monographiques des lamidats, n'en rend pas compte.

¹² *Taadiindu* viendrait du verbe *taadaago* (= ceindre), mais on lui prête deux sens : 1. Retrousser son boubou sur la taille, sous-entendu pour mieux courir, ce seraient alors des fuyitifs ; 2. Faire le tour. A Zoumaya Lamordé, lors de la première crue annuelle, un petit bras mort du Mayo Zoumaya délimitant un îlot se trouve alimenté en eau. Cet événement déclenche un sacrifice propitiatoire, véritable point d'orgue des rituels zumaya. Les

Pétel, Doubel, Guinadji, Midjouré et Diguirwo (C. Seignobos, 2000 : 55), se voit désigné comme issu de Zumaya.

Au cours de ces conflits, un certain nombre de transfuges zumaya, généralement des Pari, ont trouvé refuge en pays mundang. Ils y forment même un clan « smay ». Ce sont des Smay da, des Zumaya dispersés établis à Kassilé, Zapili (Boboyo), Lara.

Les lamidats peuls yillaga, apparentés entre eux, de Mindif et de Bindir ont pris le relais du pouvoir zumaya tout en incorporant en leur sein certaines fractions zumaya (à Mindif). Razzias et guerres se poursuivront comme par le passé contre les Mundang. Les Mundang devaient alors par la suite différencier deux types de Smay : les Zumaya appelés Smay da ou Smay fuu (= noir) et les Peuls ou Smay shiin (= rouge¹³) (C. Seignobos, 1998 : 8).

LES DOMO (+ QUALIFICATIF) OU LES PEULS PAR LES MUSGUM, LES MUZUK ET LES MASA.

L'ethnonyme *Domo*, qui n'intéresse pas seulement les Peuls, couvre une large aire géographique tant au Cameroun qu'au Tchad. L'origine de l'appellation est liée au pays dam. Les Dam peuplaient de vastes cités emmurillées sur la rive droite du Chari : Onoko, Mondo, Mafaling et Bouso (V. Paques, 1977 : 78), certains éléments architecturaux princiers étaient même construits en briques cuites, symboles du pouvoir (C. Seignobos, 1981). L'ethnonyme *Dam* vaut bien l'ouverture d'un débat. Pourrait-il y avoir un rapport entre les Dam et ces fameux Damdam des lettrés arabes ? Promis dès le départ, à toutes les incertitudes cet exercice qui prend le prétexte d'une proximité consonantique, peut néanmoins être tenté. Une première inconnue, difficile à lever, repose sur l'appellation même de Dam : a-t-elle été livrée de l'extérieur ? ou bien ces cités la revendiquaient-elles ? Longtemps indépendantes et rivales, chaque population prenait le nom de sa cité, un peu comme les populations des « cités » kim sur le Logone (Kim, Eéré, Djouman et Kolobo), qui en sont issues. L'origine exogène de l'appellation semblerait la plus probable.

Pour les noms monosyllabiques, le redoublement est courant en Afrique et l'est également en arabe, si bien que Damdam pourrait s'appliquer aux Dam.

sacrificateurs, le chef zumaya et tout – ou partie – le peuple font alors le tour de l'îlot. Ce seraient donc d'anciens sectateurs des cultes zumaya.

¹³ Quant aux Smay *merim* « déchet », ils désignent les « affranchis peuls » *riimay'be* ou les assimilés mundang par rapport aux Peuls de souche.

Au regard des sources arabes, situer diachroniquement et géographiquement les Damdam s'avère autrement périlleux. On peut néanmoins rassembler un faisceau de présomptions qui engagerait à voir dans les Dam les Damdam des écrits arabes. Leur pays se situerait le long d'un fleuve coulant en direction de l'ouest (cf. J.M. Cuoq (1975 : 61) qui cite Ma'udi). Le Chari pourrait être ce fleuve. Citant Al-Harrami, J.M. Cuoq signale que le

territoire des Damdam est atteint à partir de Kawkaw, par le fleuve, dans la direction ouest. C'est un royaume considérable, avec un roi disposant de beaucoup de soldats et commandant à de nombreux rois du Sudan... (J.M. Cuoq 1975 : 249)

On peut voir dans Kawkaw les Kuku ou Kuka du Fitri¹⁴, d'autant que selon certaines sources on atteint le pays des Damdam à partir de Kawkaw situé près d'un lac (J.M. Cuoq, 1975 : 241). Toutefois, d'autres annotations géographiques ne militent pas dans le sens de cette proposition. La géographie conditionnée par la cosmogonie arabe du temps complique sérieusement l'information.

Al Bakri, dans son Bilad al-Sudan, mentionne pour les Damdam, et cela sera repris par d'autres commentateurs, "qu'il y a dans leur pays une forteresse extraordinaire..." (J.M. Cuoq, 1975 : 15). Les cités, dam du Chari, à l'exception de Bousso, se caractérisaient justement par leurs imposantes murailles¹⁵ dominant les hautes berges concaves du Chari.

Dans les sources arabes, les Damdam représentent une population inférieure parmi les royaumes noirs recensés, dont la classification suit leur degré d'acceptation de l'islam. Les Damdam sont donnés comme d'irréductibles païens (Kafir), doublés d'anthropophages. Les cités dam,

¹⁴ Le terme de Kuku ou Kukum est une désignation pour les Baguirmiens, en particulier dans l'interfluve Chari-Logone, chez des populations directement issues des cités dam de la rive droite du Chari, chez les Alwa, Kwang, Tobanga, Sumray, Kim, Kabalay et même Kera (C. Seignobos, 1981/b : 20). On retrouve également cette appellation chez certains informateurs wandala de Mémé et chez les Kotoko de Logone-Birni. Un vieux fond de population de la région de Bogo, les Bogokay nomment les Baguirmiens Kuku. Eux-mêmes sont appelés par leurs voisins « Kuku » comme le signale K. Strumpell, 1915 : 39 dans son histoire de l'Adamaoua : « Là habitaient les païens Koukou et Balda, originaires du Baguirmi. » L'ethnonyme kuku pour Baguirmiens se retrouve ainsi sur des espaces éclatés et fort éloignés les uns des autres. Les Baguirmiens eux-mêmes se présentent comme des descendants de Kenga et de Kuka, mais ne se sont jamais appelés eux-mêmes Kuka. Peut-on alors formuler l'hypothèse qu'avant l'émergence du Baguirmi au XVI^e siècle, les Kuka aient dominé ces mêmes peuples jusqu'au Logone et au-delà soit à quelques 500 km de leur royaume du lac Fitri ?

¹⁵ A la vue des vastes périmètres des cités dam et de l'épaisseur de leurs gisements anthropiques, on ne peut que s'étonner de l'absence de toutes prospections archéologiques. Les investigations des archéologues s'en tenant aux buttes saw homologuées, les cités dam, plus au sud, n'ont pas encore eu le thuriféraire qu'elles mériteraient.

comme leurs voisines du nord : les saw-Kotoko, ont longtemps été accusées d'anthropophagie. Ces vastes cités dam ont représenté des centres prédateurs directement au contact des plus vastes réservoirs d'esclaves du bassin du lac Tchad pour alimenter la traite vers le Kanem, puis le Fitri, relais pour des destinations plus septentrionales ou orientales. Ces cités ont prospéré bien avant l'émergence du Baguirmi au XVI^e siècle, qui mettra deux siècles à les conquérir.

Toutefois, cette pérennité sur plus de dix siècles puisque les lettrés arabes signalent les Damdam dès le X^e siècle, engage un premier doute. Mais ce sont les inter-influences des textes arabes avec leurs sempiternelles inclusions de citations antérieures qui en font des sources confuses et peu sûres, ne permettant guère de sortir des supputations.

Ces textes tendent à faire des Damdam¹⁶ un universel imaginaire, un parangon de peuples assignés au bas de l'échelle des peuples moins organisés. Comme le résume J.M. Cuoq :

Tel est le Bilad al-Sudan d'Al-Bakri, telle est l'image qui subsistera durant des siècles : un pays constitué uniformément de Sudan dont les Damdam formaient la couche inférieure [...] l'on ne s'entendait guère, d'un siècle à l'autre, sur la graphie des Damdam et pas davantage sur leur localisation . (J.M. Cuoq (1975 : 13)

On relève, en effet, une suite d'équivalences : Damdam, Lamdam, Yamdam, Namdam, Niamdam...

Ces mêmes écrits les rangent aussi, dans une classification ici géographique, toujours aux confins méridionaux des zones « connues » comme une ligne frontière des derniers peuples nommés. Pour J.O. Hunwick *et al.* :

Les Damdam, ou Lamdam, se trouvent partout au-delà du Soudan « utile » des marchands arabo-berbères. C'est un terme générique qui ne permet aucune localisation précise [...], il correspond au qualificatif de « Barbare » ou de « Sauvage ». (Hunwick *et al.* '1981 : 413)

Les Damdam sont signalés ainsi sur un vaste gradient latitudinal allant du sud du royaume du Ghana au sud du pays Zaghawa, alors situé entre le Kowar et l'Aïr ou au Kanem.

Si des arguments irréfutables manquent en faveur d'une identification des Dam aux Damdam, il ne fait aucun doute que les cités dam ont pu représenter un temps (X-XVII^e ?) pour les royaumes sahéliens cette ultime frontière méridionale.

Du XVI^e au XVIII^e siècle, ces puissantes cités dam ont dominé l'interfluve Chari-Logone, passant même sur l'outre Logone. Massena, capitale du Baguirmi, soumet progressivement les populations de la rive

¹⁶ En arabe *damdamah* (qui peut naturellement être *lamdamah*) pour « gronder » comme un animal soulignerait le déni de civilisation de ces sociétés.

droite du Chari. Mbang Mohammed hadji el Amin, dit Mbang Hadji Wuli (1741-1781), au milieu du XVIII^e siècle, conquiert le pays banre au nord, toujours riverain du Chari, puis le pays dam. Les Bage¹⁷, gens du fleuve, connaîtront une « barmaïisation » forcée. Les Baguirmiens hériteront alors de l'appellaton *Dam = Dom = Dum...* et seront ainsi désignés par les Sara, Niellim, Gulay, Tumak, Ngambay, Marba, Musey, Masa, Musgum... Tous prêtent aux Dom les mêmes connotations : cavaliers / vêtus / musulmans / razzieurs-esclavagistes.

Dans la première partie du XIX^e siècle, Musgum et Masa vont être confrontés à de nouveaux conquérants venus de l'Ouest, les Peuls. Les Baguirmiens, *domona*, deviendront alors pour les Masa des *domo wurana* « noir », alors que les Peuls seront des *domo slawna* « rouge/clair » (A. Melis, 2006 : 121) ou encore des *domo paldi* en gizey. On relève toutefois pour ces mêmes Peuls une surprenante appellation *domo kongkonga jo bakna* « les razzieurs qui attachent la peau ». Il s'agit ici encore des Zumaya qui montaient de grands chevaux et avaient conservé la peau lombarde sous de courts boubous, alors que les Baguirmiens étaient plus intégralement vêtus. Les Zumaya razziaient également le pays masa pendant le XVIII^e siècle, pour le compte du Wandala ou du Bornu, accompagnés de collaborateurs-éclaireurs masa. Cela confirme encore les Zumaya comme razzieurs/sous-traitants. Les Peuls Yillaga de Mindif et ceux de Kalfou (l'Emirat croupion des Fallâta bagarmi) les ont supplantés comme cavaliers razzieurs et ont de ce fait endossés leur désignation.

Au fur et à mesure que les termes de Baguirmiens (Barma) et de Peuls (Plata) vont se vulgariser, *Domo* va couvrir un sens plus large de « musulman », que l'on retrouve par exemple dans l'expression courante ngambay : « un musulman est un musulman » *Dum da Dum*, sous-entendu, on ne saurait lui faire confiance.

Si le déroulement de nos propositions se confirmait, l'origine *Dam* pour des populations idolâtres et anthropophages devenant in fine l'appellation générique pour « musulmans », cela donnerait à cet ethnonyme un bien surprenant parcours.

QUELQUES AUTRES APPELLATIONS DES PEULS AU SUD DE LA BENOUE

La désignation des Peuls par le nom de conquérants pillards antérieurs se retrouve encore bien au-delà du bassin du lac Tchad. Les Mbum de

¹⁷ En langue baguirmiennne (*tar barma*) *Ba/ge* « gens du fleuve » va devenir un équivalent d' « esclave », sens que l'on retrouvera jusque chez les Musgum, les Giziga, les Mofu avec *bege, beke...*

Touboro et de Mbéré sur le plateau de l'Adamawa désignent les Peuls du terme de Daama, ancien peuple prédateur de la région de Rey dans la haute vallée de la Bénoué. L'histoire des Daama, aujourd'hui foubésisés, reste encore peu connue. Le gros de leurs clans se dit originaire du Nord-Est¹⁸. « Autrefois, les Dâma s'appelaient Dama. Leur origine se situe vers l'Est, du côté du Fleuve Blanc appelé Chari actuellement, dans une région où les femmes portent des plateaux aux lèvres [...]. Cette région se trouve au Nord de Tchakou¹⁹ et au Sud du pays des Kotoko et des Mouzgoum », Mohammadou Eldridge (1972 : 281). Mais les Daama se donnent aussi une autre origine, celle du Damatourou en pays Kanuri, origine plus présentable auprès des commerçants bornouans et hausa, et auprès des Peuls. L'existence d'une seconde origine 'prestigieuse' à servir à l'extérieur, toujours le Bornou, se retrouve également chez les Bata voisins.

Au début du XIX^e siècle, les Peuls Yillaga qui poursuivent leur progression vers le sud soumettent les principales fractions daama (Aray, Godi et Ndoro) et les assimilent. A Rey, l'élément peul, très minoritaire, est plutôt représenté par des affranchis, dont les *riimay'be* de Liporo venus depuis le lointain Mali à la suite de leur *Ar'do* (Mohammadou Eldridge, 1972).

Pour les Mbum et les Laka, il ne fait aucun doute qu'il s'agit là de pouvoir de même nature à peine retouché par l'adoption de l'islam dans l'entourage de la chefferie et par une unification des communautés vassalisées daama, mono, kali, dii qui, dès lors, parlent fulfulde. L'objectif de domination de ce nouveau pouvoir et ses stratégies militaires restent les mêmes. *Daama* s'applique aujourd'hui aux Peuls et le lamido de Rey se voit désigné par les Mbum et les Laka comme *Mbay Daama* « le chef des Daama ».

On peut encore relever un autre exemple à travers "l'invasion baare-tchamba" comme l'a historicisé Mohammadou Eldridge. Il s'agit d'un basculement de populations guerrières des plaines de la Bénoué vers le sud, après franchissement du plateau de l'Adamaoua. Deux courants ont été identifiés. Le premier composé de "raiding bands under Chamba leadership" (R. Fardon, 1988 : 75) intéresse plus particulièrement les Tchamba Leko des vallées du Faro et du Déo. Le second, mis en évidence

¹⁸ La langue des Dam de Bouso/Mafaling appartiendrait à une même coulée de langues tchadiques manifestant des formes conservatrices avec le tumak, le kwang, le kera, l'ancienne langue de Ham, disparue il y a peu. Cette famille de langues allait jusqu'à la Bénoué, avec le mono et le dama. Elles pourraient représenter une sorte de substrat de langues souches fort différenciées entre elles et qu'il appartient aux linguistes de clarifier (communication orale du linguiste R. Kastenholz de l'Université de Mayence, février 2008).

¹⁹ Tchakou ou Kakou est un grand centre de pêcheurs Kabawa (Hausa) installés sur le Mayo Kebbi en pays mambay et proche de la frontière du Tchad.

par Mohammadou Eldridge, désigne un groupe tout aussi composite dans lequel “l’ubiquité de l’une de ses variantes ethnonymiques (Baare) a déterminé son choix pour dénommer l’ensemble de l’invasion...” (Mohammadou Eldridge, 1999 : 61). Il s’agit alors ici plus précisément de *Niamniam*, désignation des Ni Baari par les Peuls, population des rives du mayo Kebbi de Bé à Bibémi, apparentés aux Niamniam de Galim-Tignère. Les Niamniam se disent descendants des cités saw ou de leurs épigones sur le Logone (Mohammadou Eldridge, 1972 : 484). Pourquoi les Peuls désignent-ils encore cette ethnie – et elle seule – par la très ancienne appellation de *Niamniam* en cours dans les royaumes sahéliens et des lettrés arabes ? Ils n’ont pu le faire qu’en reprenant le terme dont les Bornouans les avaient affublés dans le passé. On peut émettre l’hypothèse que ces populations du Mayo Kebbi aient longtemps représenté, pour le royaume du Bornu, l’extrémité de leurs connaissances véhiculées par le biais de leurs vassaux wandala-zumaya et leurs traitants. Elles incarnaient cet ultime fond de populations des Damdam-Niamniam unis sous les mêmes caractéristiques de férocité et d’anthropophagie²⁰, à moins que cette appellation dépréciative conférée par le kanem-Bornu et les états du Fitri (Gaoga ?) ne se soit d’abord appliquée à quelques éléments de la configuration des cités saw et qu’elle n’ait accompagné la descente vers le sud de populations encore fortement identifiées à ces anciennes cités. Les Niamniam ou Ni Baari apparaîtront, plus au sud, sous le terme de Baare.

Pour R. Fardon et Mohammadou Eldridge, cette “invasion” aurait bouleversé les aires de peuplement des pays au sud de l’Adamaoua. L’ethnogenèse des groupes actuels comme les Vute, les Tikar, les Bamun et ceux des hautes terres de l’Ouest lui en serait redevable. L’“invasion baare-tchamba” aurait également fait le lit de la suivante, celle du Jihad peul, facilitant ainsi l’implantation des Peuls dans les régions de Banyo et de Tibati (Mohammadou Eldridge, 1999).

Bien que Mohammadou Eldridge (1999 : 94) s’en défende : “l’invasion baare-tchamba” donne réponse à tout, au point d’apparaître comme un fait historique subliminal. L’élément déclenchant de la migration ne pouvait relever que d’une cause cataclysmique. Mohammadou Eldridge reprend les traditions orales déjà relevées par Léo Frobenius (1925/1987 : 21) qui parlent de grandes famines avant que de convoquer climatologues et palynologues pour préciser les séquences climatiques péjorées (1738-1756)... Sans remettre en cause ses grandes lignes, non plus que son *modus operandi*, cette “invasion” demande à être encore plus documentée. Il n’en

²⁰ Mohammadou Eldridge (2001) souligne cette férocité chez leurs successeurs, les Baare, conquérants. Pour lui, cette réputation d’anthropophagie pourrait constituer une stratégie pour briser toute velléité de résistance chez leurs adversaires.

demeure pas moins que sa réalité historique s'appuie aussi sur un certain nombre de toponymes et d'ethnonymes.

L'ethnonyme *Baare* devenu *Pa'are* chez les Bamun désigne aujourd'hui les Peuls, après s'être appliqué aux hordes montées sur de petits chevaux, les Baare. Les Bamun marquent une différence entre *Pa'are* « Peuls » et les *Pa'are* des « montagnes » qui visent certaines populations comme les Bali. Il s'agit là de groupes Baare-Tchamba qui, après avoir conquis le pays, se sont trouvés phagocytés, puis dissous parmi les communautés autochtones des Grassfields.

Ces ethnonymes hérités rendent compte de l'enchaînement de pouvoirs successifs. Ils suggèrent d'une part la reproduction sans fin d'un modèle politico-économique fondé sur le pillage et, d'autre part, la facilité de succession de ces pouvoirs pour perpétuer le même mode de domination.

Ces ethnonymes sont délivrés par des populations qui, parfois pendant des siècles, ont vécu sous la menace de la razzia. Qu'importe l'identité évolutive des razzieurs... tous se voient englobés dans la même détestation. Les Ful'be en seraient les ultimes avatars, idée souvent présente dans l'œuvre de Mohammadou Eldridge. Cela exonère d'une certaine façon, les Ful'be, longtemps accusés d'avoir été les implacables oppresseurs des peuples du nord du Cameroun, à ceci près que l'islam fait des Peuls un peuple missionné par la foi et qui croit en sa supériorité morale. La démesure de leurs conquêtes induit encore une tout autre perception.

L'héritage de ces ethnonymes donne l'impression d'une histoire immobile où les protagonistes rendissent chaque fois le même rôle. Dissimulés sous le même vocable, les prédateurs se succèdent et la razzia, cette forme la plus brutale d'accumulation de richesses, représente pour eux un horizon indépassable. Elle emprunte des stratégies semblant définies depuis toujours. On observe, d'une part, des encadrements politiques fondés sur la maîtrise de cavaleries et de réseaux de mobilisation et d'autre part, des sociétés qui récusent la domination de principautés et de leurs appareils dynastiques. Celles-ci portent l'héritage d'une longue oppression qui les a conduit à développer une pathologie de minoritaires ou de vaincus, renforcée par des situations obsidionales de leurs espaces de peuplement.

Vitalités démographique contre prélèvement par des rezzous et des chantages à la famine, quel sera le solde ? Tel semble avoir été pour nombre de communautés ethniques du bassin du lac Tchad le dilemme sans fin.

La propension de ces autorités prédatrices à être subverties sur le lieu même de leur pouvoir peut surprendre. Ces substitutions de commandement se trouvent favorisées par l'existence de conventions et de codes partagés par les parties contractantes, des conquérants et des autochtones. Les autochtones ne sont jamais démis par les conquérants, cela serait attentatoire

à la cohésion du nouveau pouvoir. Cette cohésion est naturellement servie par des trahisons programmées, par l'obligation de compromis et par d'opportunes conversions.

Les mécanismes institutionnels fonctionnent à l'identique et se révèlent d'une grande efficacité dans le bassin du lac Tchad. Face à des institutions indéfiniment recyclables, leurs contenus humains s'avèrent en revanche, extrêmement changeants. Les anciens détenteurs de pouvoir sont invités à fournir le notable ou un collègue de notables qui va introniser – et parfois démettre – le chef dans la nouvelle dynastie des « conquérants », que ce soit un *bay*, un *bwi*, un *lamido*²¹... Les précédents donneurs de roi ne sont pas écartés, mais rétrogradés à d'autres échelons de la notabilité. Le substrat social général reste souvent très labile, depuis les segments de lignages jusqu'aux grandes fractions de l'ethnie. Jamais ossifié, il se révèle capable d'encaisser des départs et d'enregistrer des arrivées, ce qui renvoie à des processus d'ethnogenèse sans véritable commencement, ni fin. Lorsque les Ful'be subjuguent les Zumaya, ces derniers peinent encore à imposer et leur langue et leurs rituels religieux au sein même de leurs zones de peuplement (C. Seignobos, 1986/a).

Outre à demeurer ce qu'il est, le pouvoir aspire à devenir plus puissant encore grâce aux nouveaux venus. Chaque refondation repose sur les mêmes principes guerriers, conditionnée qu'elle est par l'impératif de conserver et de faire fructifier les mêmes espaces de conquête. L'esclavage demeure le *nervus rerum*. C'est autour de lui que se construit l'histoire de ces principautés gigognes.

Les ethnonymes constituent un biais original pour remonter le temps. Ils servent une forme de connaissance indirecte et déductive. La multiplication de ces traces orales renvoie à des événements historiques qui n'échappent pas à leur caractère probabiliste. La question sur les ethnonymes hérités ou non crée néanmoins un 'objet historique' qui participe, pour le Nord du Cameroun, comme le dirait P. Ricoeur (2000 : 225) à un simple "allongement du questionnaire". Leur utilisation se trouve pourtant limitée par le maillage encore trop lâche de nos connaissances historiques dans le circum tchadien.

Références bibliographiques

BARRETEAU D., 1988, *Description du Mofu-Gudur, langue de la famille tchadique parlée au Cameroun*. LII. Lexique. Ed. Orstom, Paris, 480 p.

²¹ Ce qui ne préjuge en rien des règles successorales, qui hésitent entre l'ordre de primogéniture strict ou celui adelphique, passant par les frères du chef.

- BARRETEAU D., BRUNET A., 2000, *Dictionnaire Mada*. Dietrich Reimer Verlag/Berlin, 423 p.
- BOUTRAIS J., 1973, *La colonisation des plaines par les montagnards du Nord du Cameroun (monts Mandara)*. Trav. Et doc. / Orstom, Paris N°24, 278 p.
- CARBOU H., 1912, *La région du Tchad et du Ouadaï*. T1, publication de la faculté de Lettres d'Alger, Paris, Ernest Leroux éd., 280 p.
- CUOQ J.M., 1975, *Recueil des sources arabes concernant l'Afrique occidentale du VIII^e au XVI^e siècle (Bilad Al-Sudan)*. Ed. CNRS, 490 p.
- GENEST S., 1976, *La transmission des connaissances chez les forgerons mafa (Nord-Cameroun)*, Univ. de Laval, Québec. 228 p.
- HUNWICK J.O., MEILLASSOUX C., TRIAUD J.L., 1981, « La géographie du Soudan d'après Al-Bakri, trois lectures », pp. 401-428 in *Le sol, la parole et l'écrit, mélanges en hommage à R. Mauny*, T1, 525 p.
- MELIS A., 2006, *Dictionnaire Masa-Français. Dialectes Gumay et Haara (Tchad)*. Edes, Sassari. Italie, 393 p.
- MOHAMMADOU E., 1972, *Ray ou Rey-Bouba. Traditions historiques des Foulbe de l'Adamawa*. Yaoundé, 598 p.
- , 1999. Nouvelles perspectives de recherche sur l'histoire du Cameroun central au tournant du 18^e siècle (1750-1850) : l'invasion Baare-Tchamba, *Ngaoundéré-Anthropos*. Vol. IV, 141 p.
- , 2001. Environnement-esclavage-ethnogenèses, invasion baare-tchamba dans le contact forêt-savane au sud et sud-ouest du plateau bamileke (1750-1850), *Colloque Ecologie humaine et gestion du milieu dans l'écotone forêt-savane d'Afrique centrale*. Minres-Ird. Yaoundé. 13-15 nov. 2001, 38 p..
- MULLER J.C., 2006, *Les chefferies dii de l'Adamaoua (Nord-Cameroun)*. Ed. CNRS, 210 p.
- PAQUES V., 1977, *Le roi pêcheur et le roi chasseur*. Tr. de l'institut d'anthropologie de Strasbourg, 236 p.
- RICOEUR P., 2000, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*. Ed. du Seuil. Points/Essais, 695p.
- SACHNINE M., 1982, *Le lamé (Nord-Cameroun), Dictionnaire lamé-français/lexique français lamé*. T2, Selaç-Acct, pp. 251-557.
- SEIGNOBOS, C., 1981, Les briques cuites du Chari, in *Le sol, la parole et l'écrit, mélanges en hommage à R. Mauny*, T1, pp. 265-279
- , 1986/a, Les Zumaya ou l'ethnie prohibée, 83 p. dactyl., non publié, 3^{ème} Colloque Méga-Tchad Relations inter-ethniques et cultures matérielles dans le bassin du lac Tchad, sept. 1986, Paris, Orstom/Cnrs.
- , 1986/b, Les Mbara et autres gens du fer et de la muraille dans l'interfluve Chari-Logone, in H. Tourneux, C. Seignobos et F. Lafarge (éds.), *Les Mbara et leur langue (Tchad)*, Selaç, Paris, pp. 15-118.
- , 1995, Introduction à l'histoire de Mowo, in O. Iyebi Mandjek, C. Seignobos (éds.), *Terroir de Mowo*, . Dpgt, 1995, pp. 68-79.
- , 1995, Les poneys du Logone à l'Adamawa, du XVII^e siècle à nos jours, *Cavalieri dell'Africa*. Centro Studi Archeologia Africana Blätter N°4, pp. 233-253.
- , 1998, *Le pays mundang, du « Progrès » au « Développement Durable »* (rapport provisoire), Dpgt-Sodecoton-Ird, 115 p.

- , 2000, Les Fulbe, in C. Seignobos, O. Iyebi Mandjek (éds.), *Atlas de la province extrême-nord Cameroun*. Minrest-Inc. Ird éditions, pp. 52-56.
- , 2009, La difficile écriture de l'histoire, l'exemple des Muzuk et des Masa du Cameroun, in B. Hirsch, F.X. Fauvelle (éds.). *Les ruses de l'historien. Ecrits d'Afrique et d'ailleurs en hommage à Jean Boulègue*. Ed. Sorbonne. Paris.
- SEIGNOBOS C., TOURNEUX H., 1984. Note sur les Baldamu et leur langue (Nord-Cameroun), *Africana Marburgensia*, XVII,1, 1984. pp. 13-30.
- VINCENT J.-F., 1991. *Princes montagnards du Nord-Cameroun T1 et T2* L'harmattan, Paris, 774 p.